AllianceFrançaise
Cambridge - Norwich

Literature in Time n°2 – 10/11/2026

Texte n°2 : *Naissance d'un pont,* Maylis de Kerangal, 2010

Publié en 2010 et récompensé par le prix Médicis, Naissance d'un pont de Maylis de Kerangal raconte la construction d'un gigantesque pont suspendu dans la ville américaine fictive de Coca. Autour de ce chantier titanesque gravitent des personnages venus d'horizons très différents : ingénieurs, ouvriers, responsables politiques et habitants, dont les trajectoires se croisent au fil de cette entreprise collective. Dans cet extrait, deux jeunes ouvriers, Duane Fisher et Buddy Loo, décident de réaliser une cascade spectaculaire en se suspendant aux câbles du pont, sous les yeux de leurs collègues. Leur démonstration d'audace tourne cependant à l'épreuve de force lorsque Georges Diderot, responsable du chantier, intervient. Cette scène, à la fois comique, spectaculaire et inquiétante, offre un exemple particulièrement frappant de l'écriture énergique et presque cinématographique de Maylis de Kerangal. On prêtera notamment attention à la longueur des phrases, aux accumulations de verbes d'action, aux variations de rythme et au mélange des registres, qui associe la familiarité du langage oral à des images poétiques inattendues. La description des corps en mouvement, de l'effort physique et du vertige transforme une simple imprudence en véritable exploit héroïque. Cependant, cette célébration de l'audace et de la jeunesse se double d'une réflexion sur le danger, l'autorité et la discipline dans le monde du travail. Les participants pourront ainsi s'interroger sur l'ambiguïté du regard porté par la narratrice sur les deux ouvriers : sont-ils des héros défiant les limites humaines, des adolescents irresponsables, ou les deux à la fois ? Enfin, on pourra comparer ce passage à Réparer les vivants, où l'on retrouve cette même fascination pour les corps, l'intensité de la vie et sa fragilité.

Ils sont là-haut, la sirène sonnera dans dix minutes et Duane et Buddy d'un seul coup d'œil se sont décidés pour une cascade. Ils se pointent sur la travée outrant la décontraction, secouent leurs cervicales, tournoient du bassin comme s'ils dansaient avec un hula-hoop, leur chewing-gum fredonne dans leurs bouches frimeuses, ils n'ont pas entendu la vedette de la direction qui débarquait Diderot, ne l'ont pas vu qui montait maintenant les étages de caissons, usant de petits ascenseurs archaïques et une fois les ouvriers attroupés pour le spectacle, ils s'élancent sous les cris, sous les vivats, des éclats de voix que Diderot entend lui aussi, il accélère, et une fois sur la dernière travée, ahuri, s'approche alors du bord de la structure, se frayant un passage entre les casques agglutinés, et sa tête est maintenant une boule supplémentaire au collier qui couronne la tour. Personne ne l'a vu arriver – les ouvriers lui tournaient le dos – mais tous sursautent et se retournent comme un seul homme quand ils l'entendent s'exclamer, putain ! Ils s'écartent aussitôt, puis se reculent, laissant Diderot seul face aux deux garçons qui tanguent et s'allumeraient bien un clope, là, puisqu'ils sont hors du chantier, puisqu'ils se balancent, puisqu'ils sont des braves. Diderot pivote vers les ouvriers massés à l'arrière, et après ? on les hisse, c'est ça ? Ouais, c'est ça. Diderot se penche encore, les deux garçons ont renversé vers lui leur visage radieux, s'étonnent que leur public ait disparu sauf cette tête-là, une tête qu'ils ne reconnaissent pas, ils crient eh, oh, on remonte ! Redressé, Diderot ordonne aux autres ouvriers de descendre, dégagez, je ne veux plus personne ici, un lent mouvement s'observe, piétinements de chaussures de chantier en direction des escaliers, une fille s'inquiète, passe par-dessus son épaule une face angoissée, vous allez pas les laisser comme ça hein ? Diderot ne répond rien. Il est fou de rage. Une fois la travée vide, il se penche à nouveau sur Duane et Buddy qui s'inquiètent d'entendre des bruits de pas dans les escaliers de la tour, de voir des copains descendre et leur crier une fois parvenus à leur hauteur, y a Diderot en haut, y a le

boss. Les deux garçons pensent merde puis entendent la voix de Diderot qui leur hurle, vous avez cinq minutes pour remonter avant la sirène, magnez-vous.

Les deux garçons se regardent puis considèrent la longueur du câble avec effarement – plus de trente mètres, au moins. Alors, sans échanger la moindre parole, ils se mettent en branle. Utilisent ce qu'il reste de force à leur balancement pour reprendre de l'élan, augmenter l'amplitude de leur oscillation, afin de toucher de nouveau la structure et d'y prendre appui pour remonter, ils y parviennent, et une fois les pieds bien à plat contre la plaque de métal sombre encore à cette heure, cramoisi presque noir, bandent les muscles des bras, à mort, et se hissent, centimètre par centimètre, remontent toute la paroi, c'est long et harassant, ils se liquéfient dans l'effort, crispent leur visage et durcissent le ventre, ils grimpent, s'aidant de petits ressauts pour gagner quelque longueur de corde, et une fois haussés à mi-ventre à hauteur de la travée, les cheveux plaqués par la sueur sur leur front terreux, les mains en sang, ils agrippent le premier barreau à la base du garde-fou et soufflent quelques instants, la joue posée sur le sol métallique encore tiède, puis l'ombre de Diderot s'allonge sur eux et vient les refroidir, il leur tend sa main, d'un geste puissant les soulève une dernière fois, l'un après l'autre, après quoi ils restent affalés quelques instants, épuisés, naufragés sur une plage, survivants, paupières closes, reprennent leur souffle, tandis que Diderot leur signifie sèchement qu'ils sont licenciés, ils iront récupérer leurs affaires dans leur casier puis passeront chercher dans les locaux administratifs une enveloppe pour solde de tout compte.